

Nous sommes nombreux·ses à souhaiter faire des livres en polluant le moins possible, en questionnant la manière dont nous fabriquons ces vecteurs d'imaginaires. Quand on se penche sur la question, il faut enquêter pour comprendre les tenants et aboutissants. Les données sont quasiment inexistantes, les professionnel·le·s souvent loin de nous, artistes-auteur·rice·s. Alors on a mis les mains dans l'encre et les micros devant les imprimeries pour vous concocter ce guide. Le but est d'y voir plus clair, de comprendre les enjeux et de réaliser comment nous pouvons influencer sur la fabrique de nos livres.

!a.charte

des auteurs et illustrateurs jeunesse

12, passage Turquetil – 75011 Paris

Tél. : +33 (0)1 42 81 19 93

ecrire@la-charte.fr

www.la-charte.fr

@dagp

Pour le droit des artistes

11, rue Duguay-Trouin – 75006 Paris

Tél. : +33 (0)1 43 59 09 79

adagp@adagp.fr

www.adagp.fr



mes livres mettent-ils la planète en danger ?

12 questions pour agir

Introduction

Pour un·e auteur·rice ou illustrateur·rice jeunesse sensible aux questions d'écologie, il suffit de constater le volume de nouveautés publiées chaque année, d'arpenter les salons et librairies, ou de découvrir le nombre d'exemplaires partis au pilon sur ses relevés de ventes pour se questionner : nos livres détruiraient-ils la planète ? (Spoiler : pas tout à fait !)

La plupart du temps, on se sent mal informé·e, et parfois influencé·e par des choix éditoriaux et commerciaux qui nous dépassent. Miracle, voici le guide qu'il vous fallait ! Il se propose de vous donner des clés pour mieux comprendre les enjeux écologiques de ce marché, mais aussi des idées pour agir à votre échelle. En abordant de façon simple des problèmes complexes et parfois techniques, il servira aussi de marchepied à celles et ceux qui ressentiraient ensuite le besoin d'approfondir leurs connaissances. Parce que c'est en étant informé·e qu'on peut commencer à réfléchir, à agir ou à s'engager, mais aussi tout simplement à échanger avec ses collègues et ses éditeur·rice·s, qui seront souvent vos meilleur·e·s allié·e·s.

Sommaire

Introduction __

-
- 01.** L'Amazonie dépérit-elle à cause de mon dernier roman ? __ p.2 à 4
 - 02.** La fabrication de mon livre pollue-t-elle ? __ p.5 à 7
 - 03.** Mon livre serait-il moins beau avec du papier recyclé ? __ p.8 à 10
 - 04.** Après sa mort, mon livre va-t-il au paradis ? __ p.11 à 13
 - 05.** Mon dernier pop-up à puces sonores avec finitions spéciales met-il la planète en danger ? __ p.14 et 15
 - 06.** Le *made in China*, c'est obligatoire ? __ p.16 et 17
 - 07.** Les livres numériques sont-ils plus écolos ? __ p.18 et 19
 - 08.** L'autoédition est-elle la solution ? __ p.20 et 21
 - 09.** Toutes les maisons d'édition sont-elles écolocompatibles ? __ p.22 et 23
 - 10.** Dois-je accepter l'invitation d'un salon à l'autre bout de la planète ? __ p.24 et 25
 - 11.** Combien de livres dois-je publier par an pour ne pas participer à la surproduction ? __ p.26 à 28
 - 12.** Mais alors, que puis-je faire, concrètement, en tant qu'auteur·rice ? __ p.29 à 31

Matériel de survie pour pousser son éditeur·rice à améliorer ses pratiques __ p.32 et 33

Conclusion __ p.34 et 35

Glossaire __ p.36 à 38

Sources __ p.39 et 40



01. L'Amazonie dépérit-elle à cause de mon dernier roman ?

Soufflons un coup... L'édition n'est pas la première industrie mise en cause dans la déforestation. Élevage, culture d'huile de palme ou bois de chauffe... une chose est sûre, il y a pire pour la forêt que de faire des livres. Mais ça ne veut pas dire que l'édition ne doit pas faire d'efforts pour se transformer. Et même si, d'une certaine manière, produire un livre n'est jamais complètement « propre », l'idée, c'est de voir comment on peut progresser vers le moins de pollution possible. Pour ça, la première étape, c'est de comprendre un peu mieux comment sont faits nos livres.

Petit retour historique

La pâte à papier est la matière première pour la fabrication du papier et du carton. Elle est obtenue par processus chimique ou mécanique à partir de copeaux de bois ou de papier recyclé.

Petit retour historique : traditionnellement, le papier des livres était fabriqué à partir de bois de trituration issu de feuillus et de résineux. Ce bois pouvait provenir de coupes d'éclaircie faites dans la forêt ou de déchets de scierie.

Mais la quantité de fibres produites n'est actuellement plus suffisante pour répondre à la demande croissante de papier (qui a plus que doublé en trente ans). Conséquence : des forêts primaires sont détruites au Brésil, en Chine,

en Indonésie, soit directement pour les remplacer par d'autres arbres, soit indirectement quand des paysans sont expropriés et déforêtent pour cultiver de nouvelles terres. Des plantations industrielles prolifèrent alors : celles d'eucalyptus, une essence à croissance rapide, fournissant un papier de qualité pour l'édition. Alors que la France était historiquement un grand producteur de papier, ce sont aujourd'hui des entreprises étrangères (Lecta et International Paper) qui produisent du papier en France. En 2021, la pâte à papier en France était importée pour 54,2 % d'Europe et pour 40 % d'Amérique latine^[1] (d'où elle peut être issue de plantations industrielles d'eucalyptus^[2]). Pour limiter la casse, la majorité des maisons d'édition choisissent des papiers labellisés. Mais pas facile de

01 . suite

s'y retrouver au milieu de tous ces labels, qui n'offrent pas toujours un gage de qualité (voir glossaire). Plusieurs ONG et le consortium international de journalistes d'investigation Deforestation Inc ont ainsi alerté sur le fait que ces certifications sont parfois attribuées sans vérification du mode de gestion forestière, à partir d'audits environnementaux défaillants ^[3] et ^[4].

Des conservateurs des bibliothèques constatent également une baisse de qualité des fibres de papier, de plus en plus courtes, avec des adjuvants plus nombreux, et appellent à la réintroduction dans la fabrication de matériaux produisant des fibres longues (chanvre, lin, coton...), cultivables localement avec un faible impact environnemental.

Alors, qu'est-ce que je peux faire ?

Il faut bien l'avouer, c'est compliqué de s'y retrouver. Le marché de la pâte à papier est mondialisé et repose sur à peine une vingtaine de multinationales possédant des usines partout dans le monde. Il est donc difficile d'obtenir des informations fiables quant à la provenance des pâtes à papier. Les chef-fe-s de fabrication peuvent

accéder au Paper Profile des fabricants, document indiquant la manière dont a été fabriquée la pâte à papier, ou choisir des papiers utilisant des bois européens, mais le font rarement.

Nous pouvons les inciter à le faire en demandant d'où vient le papier de nos livres, voire en exigeant de recevoir le Paper Profile du papier choisi...

02 . La fabrication de mon livre pollue-t-elle ?

L'impact environnemental, ce n'est pas que la déforestation. Fabriquer du papier consomme énormément d'eau et d'énergie. Imprimer et façonner un livre est source de pollutions chimiques. Si les processus ont été améliorés ces trente dernières années, ils ont encore un fort impact pour l'environnement.

Une industrie comme une autre

Selon le rapport Le Basic, l'industrie papetière reste la première consommatrice d'eau (devant le secteur minier) avec 46 milliards de m³ estimés chaque année (soit environ les 3/4 du lac Léman), et la 4^e consommatrice d'énergie – l'énergie représentant entre 15 à 20 % des dépenses totales liées à la fabrication du papier ^[1]. Les encres, les colles (pâte à papier, reliure, façonnage...) ou le pelliculage sont eux aussi potentiellement polluants (voir glossaire). Il y a aussi les questions liées à la pollution des sols (intrants chimiques des plantations industrielles), de l'air (émissions de poussières, de métaux lourds et d'hydrogène sulfuré) et de l'eau (rejet de chlore) ^[2], ainsi qu'aux émissions de gaz à effet de serre (GES). Pour ce qui est des émissions des GES, les données sont rares. La seule source accessible est le bilan carbone réalisé par Hachette en 2015, qu'on retrouve

ensuite dans de nombreux rapports. Selon cette étude, la production représente 66 % des émissions de GES, dont 38 % rien que pour la fabrication du papier (c'est-à-dire l'exploitation forestière, la séparation des fibres, le blanchiment, le séchage) ^[3]. Mais ce n'est pas le seul poste, et un autre point important est celui de la distribution. Les livres voyagent beaucoup, et les distributeurs font payer tous les allers-retours des livres. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que les grandes maisons d'édition se sont dotées de filiales pour la distribution. Les entreprises de transport et les distributeurs amortissent d'autant mieux leurs coûts qu'ils transportent de grandes quantités de marchandises. Ces circuits ont besoin d'être alimentés toute l'année. Ces entreprises sont rémunérées sur les mouvements (offices, réassorts, retours) : elles ont donc intérêt à ce que la production s'accroisse, et que les allers-retours n'en finissent pas.



02 . suite

Des débuts de solutions

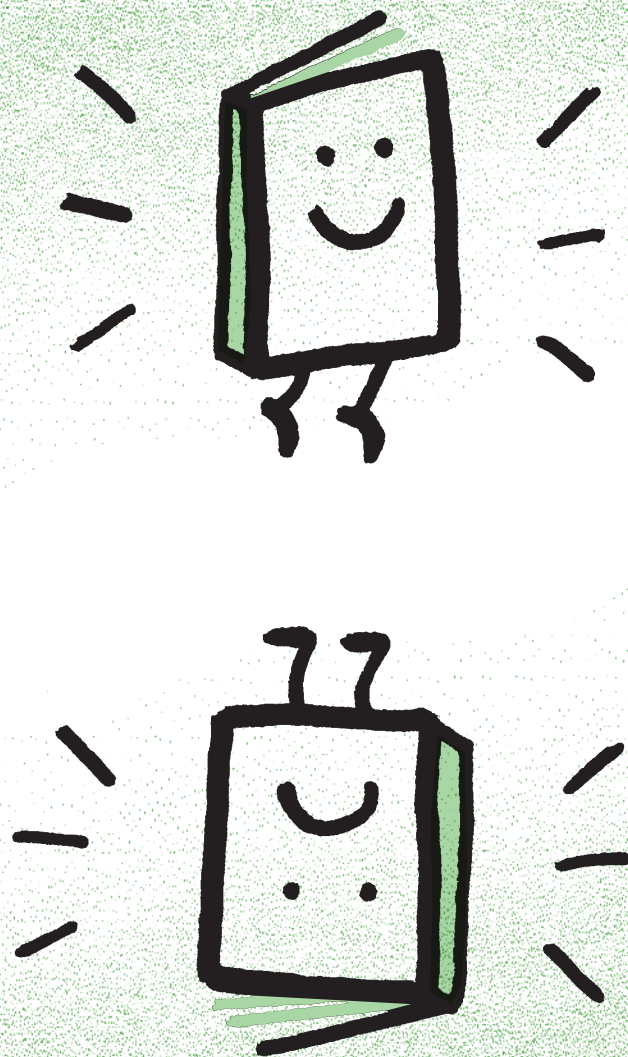
Au lieu de produire, de stocker et de détruire des livres en surnombre, l'impression à la demande permet de les faire imprimer en France, sur des presses numériques, uniquement en cas de vente d'un exemplaire. Elle est donc un moyen de limiter le gaspillage. Elle présente cependant l'inconvénient de ne pas permettre de couverture cartonnée, ni de format personnalisé, ce qui la rend peu adaptée à l'album. De plus, les papiers les moins polluants ne sont pas toujours accessibles pour l'impression à la demande. Cela n'a de sens que si l'impression est faite localement et que le livre unique ne nécessite pas un transport en camion. Elle peut aussi être un piège pour les auteur-riche-s, car elle permet à l'éditeur d'arguer d'une exploitation suivie, bloquant toute possibilité de récupération de leurs droits sur une œuvre, l'édition n'étant jamais épuisée. L'impression à la demande constitue donc un frein à l'achat par rapport aux ouvrages en stock chez le distributeur. Sans compter que le livre sera sans doute moins beau qu'une édition originale dont il ne possédera pas les caractéristiques (papier, format, façonnage...).

Notons qu'après la crise du Covid, le marché du papier est devenu très tendu. Notamment car l'usage du carton a été démultiplié par les achats sur Internet et l'arrêt des emballages plastiques. Les éditeur-riche-s se mettent à réserver des stocks de papier très en avance, à des prix en augmentation constante, ce qui accentue l'effet de pénurie et en limite l'accès aux petites maisons d'édition.

Mieux pister les livres

Sans passer à l'impression à la demande, un meilleur suivi des livres, de leurs mouvements et de leurs stock permettrait d'éviter un certain nombre de tirages inutiles. Cela serait tout à fait faisable, car les livres possèdent déjà tous un identifiant, l'ISBN qu'il suffirait de coupler à un logiciel de sortie de caisse en librairie pour que les éditeurs sachent en temps réel les ventes des livres.

Cette demande est faite par de nombreux auteurs qui aimeraient par la même occasion faire cesser les provisions sur retours. Dans certains pays européens, ce suivi existe et a permis de réduire le pourcentage de mise au pilon des livres.



03 . Mon livre serait-il moins beau avec du papier recyclé ?

On le sait toutes et tous : en jeunesse, l'apparence du livre compte beaucoup. Mais est-on obligé-e d'utiliser des moyens polluants pour faire de beaux livres ? Doit-on jeter le papier recyclé aux oubliettes ?

Moins blanc que blanc

Si le papier blanchi est particulièrement polluant (le blanchiment reste l'étape la plus polluante de la fabrication de papier), beaucoup de maisons d'édition sont encore réticentes à utiliser un papier d'aspect légèrement grisé ou crème. Aujourd'hui, en France, seuls 2 % des livres sont imprimés sur du papier recyclé, contre 24 % aux États-Unis^[1]. Autant dire qu'on a une certaine marge de progression ! Mais nous n'avons pas, en France, assez de papetiers pour recycler l'intégralité des papiers graphiques^[2].

Les avantages du papier recyclé sont pourtant nombreux. D'une part, sa qualité s'est énormément améliorée et dans certains cas son apparence est très proche de celle du papier issu de fibres vierges. D'autre part, s'il n'est pas blanchi, son empreinte écologique est plus faible que la fabrication de papier neuf. À la fois parce qu'il préserve les forêts, parce qu'il nécessite moins d'eau et d'énergie pour l'extraction et la transformation de la matière première, et enfin parce que

sa fabrication génère beaucoup moins de déchets^[3]. Bref, il est moins coûteux à produire^[4]. Là encore il faut tout de même vérifier l'origine : un papier recyclé produit en Indonésie n'a guère d'intérêt au vu du transport nécessaire.

S'il est parfois plus cher à l'achat, c'est à cause de sa sous-utilisation en France. En 2013, seul 10 % du papier imprimé a pu être recyclé et de nouveau exploité pour de l'impression. Le reste étant essentiellement capté par l'industrie internationale... du papier sanitaire !^[5]

Le revers de la médaille

Bien sûr, il n'a pas que des avantages. Le papier ne peut se recycler qu'en moyenne cinq fois^[6], car c'est de ses fibres que dépendent la qualité et la durée de sa conservation. Or, à chaque recyclage, les fibres se brisent un peu plus et finissent par être trop dégradées pour former une pâte à papier exploitable. Le papier recyclé se conserve moins longtemps que le papier issu de fibres vierges.

03 . suite

Mais il peut sans problème durer jusqu'à cinquante ans, ce qui n'est pas rien.

Autre point problématique, la filière du papier recyclé passe par des grands groupes de recycleurs (Paprec, Veolia, GDE...) qui détiennent le quasi-monopole du marché et entretiennent de fait la politique de surproduction. Car pour que le recyclage soit rentable, il faut continuer à produire du déchet en masse !

Il arrive même que certaines imprimeries fassent venir du papier recyclé de l'autre bout du monde. Évidemment, il faut pouvoir comparer pour choisir le papier le plus écologique.

04 . Après sa mort, mon livre va-t-il au paradis ?

On rêverait toutes et tous que nos livres soient éternels, mais ce n'est pas le cas. On se console en se disant qu'ils sont recyclés, pour donner vie à de nouveaux livres, dans un cycle vertueux infini... Mais la réalité est un peu moins rose.

Des livres pas si éternels : l'épreuve du pilon

À défaut d'être éternels, les livres ont souvent plusieurs vies, grâce au marché de l'occasion qui se développe de manière exponentielle. Cette remise en circulation réduit l'impact écologique du premier achat. Seul problème : dans ce nouveau marché, ni les créateur-riche-s ni les maisons d'édition ne touchent la moindre rémunération ! Cette question essentielle et sensible fait régulièrement l'objet de discussions interprofessionnelles, qui n'ont pas abouti jusqu'à présent. Les livres restant de moins en moins longtemps en librairie, ils sont très vite retournés, puis réintégrés au stock ou, le plus souvent, envoyés au pilon. C'est-à-dire détruits. Le pilon, très opaque, fait l'objet d'une querelle de chiffres. Les éditeur-riche-s doivent légalement mentionner le pilonnage de nos livres sur nos redditions de comptes, mais ce n'est pas toujours le cas. Selon le SNE, 14,5% des livres imprimés finiraient au pilon, soit 170 000 par jour^[1]. Mais le WWF

estime ce chiffre à 25%^[2]. Le Shift Project souligne, lui, que 12% des émissions de gaz à effet de serre de l'industrie du livre seraient liées au pilon^[1]. Un immense gaspillage. Toujours selon le Syndicat national de l'édition (SNE), 100% des livres pilonnés seraient « envoyés au recyclage ». Mais le WWF considère que 90% au maximum le seraient effectivement, le reste finissant dans les ordures ménagères sans être recyclé. Il faut savoir qu'un « déchet livre » considéré comme recyclé peut tout aussi bien être un livre réutilisé sous forme de pâte à papier que sous forme de papier hygiénique, ou même, la plupart du temps, simplement incinéré pour « valorisation énergétique » !^[3]

Et si on recyclait ?

Autre point sensible, le SNE considère que la seule fin de vie d'un livre est le pilon. Mais que deviennent les livres vendus, ceux qui n'ont pas été retournés à l'éditeur-riche ? L'idée qu'aucun ouvrage



04 . suite

ne serait jamais jeté dégagerait en réalité les éditeur·rice·s de toute responsabilité concernant le tri et le traitement d'une bonne partie des livres usagés. Selon le WWF^[2], c'est cette affirmation qui permettrait à l'édition d'être exonérée de l'écocontribution, taxe imposée à toute entreprise émettant plus de 5 tonnes de papier cumulées par an. Une telle taxe, de 0 à 3 centimes par livre, pourrait rapporter 10 à 15 millions d'euros chaque année et financer une grande partie de la collecte des livres usagés. Comme les livres scolaires, dont la durée de vie est courte, ou le produit du désherbage des bibliothèques, qui gagneraient à être collectés au niveau national pour être recyclés. Le SNE refuse également l'apposition du logo Triman sur les livres.

En vérité, certains livres, comme tout objet de consommation, sont bien jetés, mais on ignore combien et ce qu'ils deviennent : recyclés, enfouis, incinérés ? Cette absence de données alimente le statu quo. Cependant, la loi AGEC (loi Antigaspiillage pour une économie circulaire) stipule désormais qu'à compter du 31 décembre 2023, l'ensemble des produits non alimentaires, y compris les livres, devront être pris en charge à leur fin de vie, dans l'ordre de priorité suivant : réutilisation, réemploi, recyclage, valorisation énergétique. Les éditeur·rice·s devraient donc bel et bien faire face à des obligations en matière

de réutilisation, réemploi, recyclage ou valorisation des livres en fin de vie.

Alors, qu'est-ce que je peux faire ?

Une bonne part des invendus d'un salon partant au pilon (parfois pour être réimprimés quelques semaines plus tard !), nous pouvons déjà communiquer aux libraires une estimation de nos ventes par livre pour éviter certains stocks démesurés. Nous pourrions aussi demander aux organisateur·rice·s de salons et aux libraires s'il est possible d'organiser d'autres événements en parallèle, ou bien qu'une partie des livres restants soit conservée dans leur fond ?

Il serait en tout cas utile de nous interroger à titre personnel sur la sacralisation très française du support livre qui, si elle est globalement très positive, entrave peut-être certaines réflexions sur les circuits de recyclage. Car la destruction du livre ne signifie pas la disparition de l'œuvre. Comme le rappelle le WWF : le livre en fin de vie n'est pas un déchet, mais une « ressource à valoriser dans une économie circulaire à imaginer ».



05 . Mon dernier pop-up à puces sonores avec finitions spéciales met-il la planète en danger ?

Livres cartonnés pour bébé, livres à puces sonores, livres à système, livres-jeux, pop-up, découpes laser... En littérature jeunesse, on aime jouer avec la matérialité du livre, explorer de nouveaux formats, innover !

Jusqu'où innover ?

Le livre n'est pas seulement pensé comme un objet à lire, mais aussi à regarder, à manipuler. L'une des caractéristiques de l'édition jeunesse est d'ailleurs la pluralité et la richesse de ses formes. Mais ces techniques d'impression et de fabrication singulières ont un coût écologique.

Par exemple, des encres spécifiques (le noir très noir, le fluo, l'argenté...), des techniques de finition comme le pelliculage ou encore certaines colles peuvent être source de perturbation pour le recyclage du papier (voir question 8)^[1]. Plus largement, certains choix de découpe et d'assemblage augmentent les risques d'une délocalisation de la fabrication. Les livres pop-up ou les livres à puces sonores sont systématiquement fabriqués en Asie^[2]. Certains ont une durée de vie très courte et sont impossibles à recycler.

Alors qu'est-ce que je peux faire ?

Mais alors, doit-on renoncer à jamais à faire des livres « spéciaux » ? En tant que créateur-riche-s, on a quand même envie de répondre non. Mais on pourrait aussi estimer que l'impact écologique nuit aussi à la beauté artistique d'une œuvre. Une chose est sûre, on observe aujourd'hui une surenchère commerciale. La question de la nécessité reste donc primordiale : les choix d'impression spéciaux et les effets de fabrication envisagés participent-ils à enrichir la lecture du livre ou sont-ils simplement dictés par un effet de mode, des impératifs marketing ou une culture consumériste bien ancrée ?

06 . Le made in China, c'est obligatoire ?

Une grande partie des livres sont encore imprimés en Asie, augmentant de fait l'impact environnemental. Pourtant des solutions plus locales existent.

Le papier globe-trotteur

Selon les types de livres, en moyenne 30 à 40 % des livres français sont imprimés à l'étranger. Si les livres en noir et deux couleurs (romans, essais...) sont imprimés principalement dans un rayon de 1 500 km autour de Paris pour des impératifs de réactivité, le livre illustré couleur est imprimé dans le monde entier, avec une part prépondérante de l'Italie et de l'Espagne. Les livres-jouets et petite enfance sont, eux, principalement fabriqués en Asie, généralement en Chine, pour des raisons essentiellement liées au coût de la main-d'œuvre. Leur façonnage nécessite en effet un travail manuel ou des machines très perfectionnées^[1]. Et, bien sûr, « imprimé en France » ne veut pas toujours dire « imprimé sur du papier français » (voir question 1). Sur 413 millions d'exemplaires de romans et essais produits par les éditeur-riche-s français-e-s étudiés, seuls 10% sont imprimés en France, sur du papier français et à partir de pâte à papier produite en France^[2].

Comment voyagent les livres ?

Au-delà du lieu d'impression de nos livres, c'est aussi la question du mode de transport qui va peser dans la balance. D'après le rapport *Décarbonons la culture* de The Shift Project, pour un livre imprimé en Chine, le choix de l'avion plutôt que du bateau pour une partie du trajet multiplierait les émissions par dix. Et la « relocalisation » de l'impression de la Chine vers l'Europe de l'Est, si elle a des bénéfices sociaux évidents, notamment au niveau des conditions de travail, pourrait parfois augmenter les émissions de transport, si on remplace le bateau par des déplacements en camion. Bref, l'équation est difficile et les impacts pas toujours faciles à évaluer.

Et tenter le Made in « pas trop loin » ?

Par contre, réduire la distance entre le lieu d'impression, de reliure et de stockage réduit vraiment le bilan carbone du livre. Et si l'argument des maisons d'édition pour le choix de l'impression lointaine est financière, parfois, les différences de prix ne sont pas si importantes.

07 . Les livres numériques sont-ils plus écolos ?

Si les livres papier polluent, tout comme les camions qui les trimballent, la solution serait-elle de passer au tout numérique ? Pas sûr...

Attention, mythe

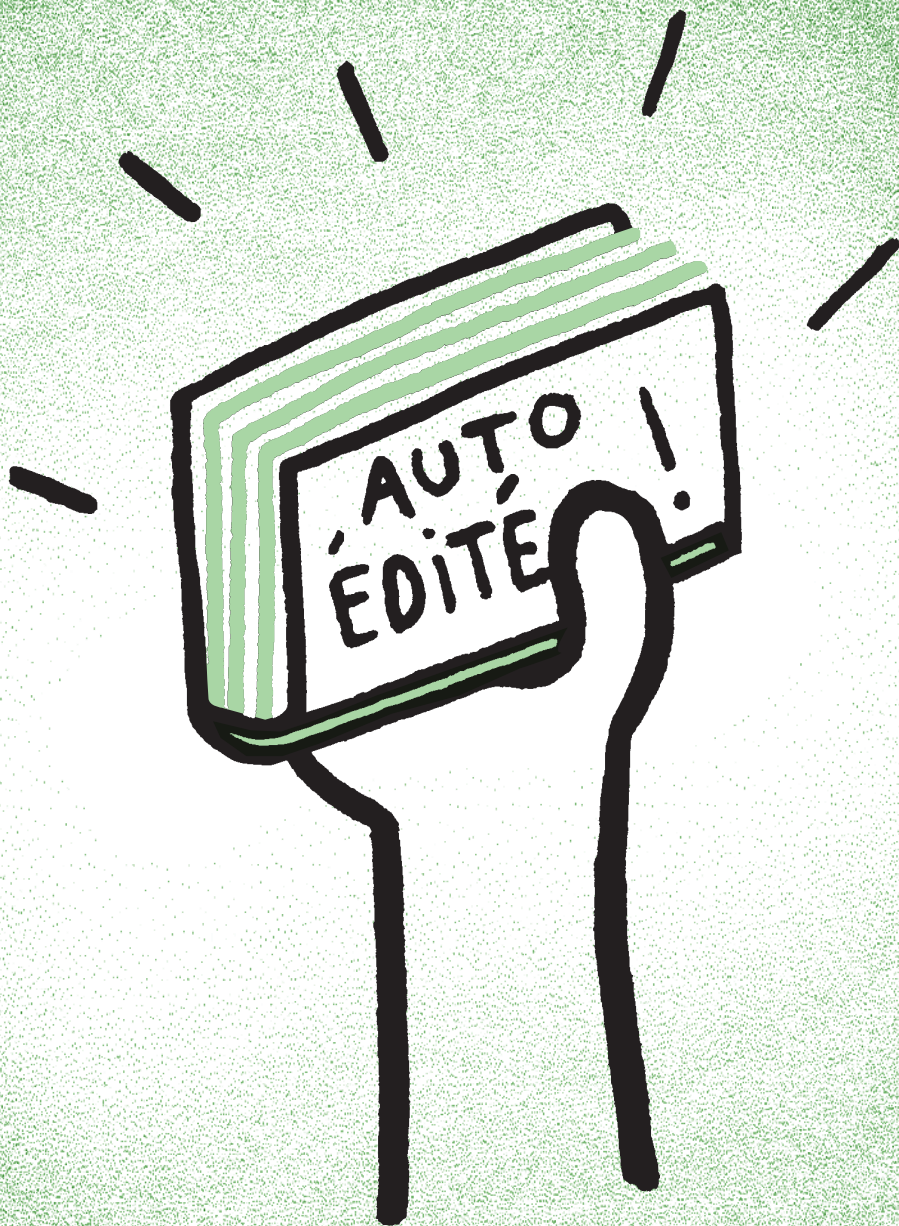
Depuis quelques années, l'impact environnemental du numérique est mieux connu. Derrière son apparente virtualité se cachent en réalité des méga datacenters hyperconsommateurs en énergie et des câbles qui parcourent l'ensemble du globe. C'est la même chose pour le livre numérique. On l'imagine dématérialisé, alors qu'il a en réalité un impact beaucoup plus important que le livre papier.

Ne serait-ce que parce que la fabrication des tablettes et liseuses nécessite des minerais et métaux rares, dont l'extraction est coûteuse sur le plan environnemental et social. Ces objets sont victimes d'obsolescence et on en change généralement au bout de deux ou trois ans, alors qu'ils ne sont que très peu recyclés. Fabriquer une liseuse émet 2 690 kg de CO₂, soit cent fois plus qu'un livre papier^[1]. Pour qu'une liseuse commence à être plus vertueuse que le livre papier en terme de bilan carbone, il faut que son utilisateur lise au minimum

quarante livres par an^[2], soit une centaine sur la durée de vie de la liseuse, dans l'hypothèse où le livre papier est lu deux fois. L'impact de la liseuse sur les ressources est, quant à lui, seulement amorti à partir de 210 livres lus^[3]. Quand on sait que la moyenne annuelle française est de sept ou huit livres lus, le calcul est vite fait.

La réalité chez les tout-petits

En ce qui concerne les albums jeunesse, le livre numérique reste marginal, car peu adapté. Pour les tout-petits, les livres ont intérêt à être costauds, la résistance de la reliure et du papier étant mise à rude épreuve ! Mais la lecture est également une expérience. Les livres papier, en plus d'être faits pour le regard, le sont aussi pour être touchés, sentis, caressés. Le livre papier est aussi un objet qui permet d'apprendre à se passer des écrans. Il a donc encore de beaux jours devant lui !



08 . L'autoédition est-elle la solution ?

S'autoéditer signifie reprendre en main une partie ou tout l'écosystème du livre. Il s'agit de jouer plusieurs rôles importants dans la fabrication du livre, qui est la partie la plus polluante. Nous ne parlons donc pas ici de l'autoédition passant par les plateformes numériques, ni du compte d'auteur déléguant l'impression à un éditeur.

Reprendre le pouvoir

Quand on décide d'imprimer soi-même, on a davantage le loisir de choisir la manière dont on imprime, la forme que va prendre notre livre, le papier, l'encre. On peut donc décider de travailler avec des acteurs locaux, des artistes, des imprimeurs. Quand on vend soi-même, on stocke souvent chez soi et on régule son propre stock. Cela signifie aussi que l'on fait des choix quant à la quantité imprimée. Beaucoup d'auteur-ric-e-s autoédité-e-s passent notamment par des plateformes de financement, ce qui revient à vendre des exemplaires à l'avance et permet d'ajuster le nombre d'exemplaires imprimés. On peut même intégrer des ex-libris dédicacés pour les préventes^[1].

En dehors des considérations professionnelles et des réticences de beaucoup face à l'autoédition, force est de constater que certain-e-s auteur-ric-e-s font des livres

bien pensés, imprimés localement, qui voyagent peu et ne connaissent pas le pilon. Certain-e-s auteur-ric-e-s « hybrides » deviennent aussi libraires et vendent ainsi leurs livres autoédités, tout comme leurs livres édités par des maisons d'édition. De l'avis de certain-e-s, les éditeur-ric-e-s ont alors tout à y gagner : les auteur-ric-e-s gèrent directement leur stock, acheté sans possibilité de retour, et sont toujours en mesure de fournir les salons sur lesquels iels se déplacent. Des librairies spécialisées dans l'autoédition voient aujourd'hui le jour, comme c'est le cas à Lille.

L'autoédition n'a pas toutes les vertus. Cependant, il semble utile de se poser la question de ce que l'on souhaite faire en écrivant des livres, et de la façon dont on a envie de le faire. L'autoédition permet surtout de remettre en question l'écosystème du livre, encore néfaste, humainement et écologiquement.



09 . Toutes les maisons d'édition sont-elles écolocompatibles ?

Ah, la belle vie des auteur·rice·s, certain·e·s de faire leur part dans ce monde et que leurs livres sont fabriqués dans les meilleures conditions... Hum, se fier aux dires de nos éditeur·rice·s n'est malheureusement pas suffisant.

Un manque de données criant

La librairie des livres écoconçus Livr&co a défini six critères d'écoconception : les engagements éthiques de la maison d'édition, l'adresse et les labels de l'imprimerie, les moyens de transport utilisés, les spécificités de la reliure et du façonnage, la provenance et les certifications des papiers, la composition des encres et leur origine^[1].

nombreuses personnes se questionnent sur ces enjeux-là, et il vaut mieux se diriger vers les enquêtes de journalistes et d'associations^[2] pour un avis plus précis. Là encore, nous pouvons questionner nos éditeur·rice·s, le faire à plusieurs aurait d'ailleurs du sens.

Le gros problème auquel on est rapidement confronté, c'est le manque de données fiables. Impossible de savoir concrètement d'où vient la pâte à papier de nos livres, où elle a été transformée, quel nombre de kilomètres a parcouru notre livre, ni même de connaître le bilan carbone ou l'analyse du cycle de vie d'un livre. Les éditeur·rice·s donnent rarement ces informations, et quand iels le font, elles sont souvent incomplètes. À qui faire confiance ? Depuis quelques années, de



10 . Dois-je accepter l'invitation d'un salon à l'autre bout de la planète ?

Si beaucoup de questions écologiques sont aux mains des maisons d'édition, il y en a au moins une qui concerne directement les auteur·rice·s, celle de nos déplacements professionnels.

Choisir en conscience

Alors, c'est sûr, on ne va pas se mentir : recevoir une invitation à un salon du livre, ça fait toujours plaisir. Et si, en plus, il ne se situe pas loin d'une plage paradisiaque, ça peut carrément faire rêver. Mais est-ce écologique ? Et comment faire le tri ?

Bien sûr, se pose aussi la question du type de salons auxquels on participe. Entre les grandes foires du livre, où comptent avant tout le nombre d'auteurs invités ou leur célébrité, ou des salons organisés par des associations qui font vivre la littérature jeunesse tout au long de l'année et proposent des rencontres scolaires, il ne s'agit pas tout à fait du même événement.

Ensuite, au niveau de l'impact environnemental, la question du mode de transport est essentielle. Selon qu'on se déplace en avion, en voiture ou en train, l'addition climatique sera plus ou moins salée. Car c'est mathématique, l'avion émet entre trente et cinquante fois plus de CO₂ que le train.

Pour rappel, selon le GIEC, pour vivre dans un monde durable, il faudrait que notre empreinte carbone individuelle tende vers les 2 tonnes de CO₂eq par an et par personne. Il suffit de comparer ce chiffre à ce que pèse un aller-retour en avion pour La Réunion (3, 9 tonnes) ou le Canada (2, 3 tonnes) pour saisir l'ampleur du problème^[1].



11. Combien de livres dois-je publier par an pour ne pas participer à la surproduction ?

Quoi, moins publier ? Mais ça ne va pas la tête ! Déjà qu'on arrive à peine à en vivre... Alors, oui, poser la question comme ça, c'est sûr que cela peut effrayer. Pourtant, n'oublions pas que, du point de vue écologique, le meilleur déchet, c'est celui qu'on ne produit pas ! Mais de quoi parle-t-on vraiment, quand on dit surproduction ?

Une histoire de chiffres

D'abord, un petit rappel des faits, pour comprendre le problème. Entre 1995 et 2019, le nombre de nouveautés annuelles a augmenté de 60 % (et de 29 % depuis 2005), tandis que le tirage moyen par titre a été pratiquement divisé par deux sur la même période. La tendance est plus importante pour la littérature générale que pour la jeunesse. Le nombre d'exemplaires vendus chaque année stagne depuis 2013, après avoir baissé dès 2008^[1]. En résumé : on produit beaucoup plus de titres qui se vendent beaucoup moins.

Ce problème serait davantage dû aux grandes maisons d'édition. Non seulement les dix premiers éditeurs représentent 60 % du chiffre d'affaires global (tous segments d'édition confondus)^[2], mais encore ce sont

principalement les quatre plus grosses maisons qui ont fait augmenter le nombre de nouveautés^[3]. Les maisons d'édition poursuivent des stratégies de diversification pour conserver une meilleure visibilité et ne pas laisser de place à leurs concurrentes (en copiant les succès des voisins, ou avec des livres marketing adaptant des séries animées...).

Lorsqu'on s'attaque à la surproduction (sous-entendant qu'il faudrait produire moins), on craint souvent d'attaquer du même coup la diversité de la création littéraire. Mais cette diversité est surtout rendue possible par l'incroyable myriade de maisons d'édition existantes.

Le problème est moins la créativité des auteur·rice·s que les monopoles et la concentration croissante dans le secteur de l'édition, qui ne sont sans doute pas

11 . suite

la meilleure solution pour assurer une visibilité à une réelle bibliodiversité et à l'équilibre de cette offre en littérature jeunesse.

Alors, qu'est-ce que je peux faire ?

Chacun-e d'entre nous peut malgré tout se questionner sur l'utilité de certaines publications ou de certaines commandes. Mettre dans la balance l'éthique, l'artistique et les nécessités financières pourrait modifier certains de nos choix.

Bien sûr, certaines commandes « inutiles » permettent de faire entrer un peu d'argent dans les poches de leurs auteur·rice·s. C'est bien pour cela que les associations représentant les auteur·rice·s militent pour que nous soyons correctement rémunéré·e·s, et non plus obligé·e·s de « nourrir le marché ».

Réduire la surproduction pourrait permettre aux livres de rester plus longtemps sur les tables, d'être mieux mis en avant, d'obtenir des tirages plus importants, et donc des droits d'auteur·rice·s plus élevés.

Si, la prochaine fois qu'on nous propose d'écrire un livre, on se demandait s'il nous semble utile, intéressant ? Et si on accepte une commande pour des raisons

financières, pourquoi pas négocier un tarif plus élevé, pour avoir plus de temps pour écrire ce qui nous plaît vraiment ?

12 . Mais alors, que puis-je faire, concrètement, en tant qu'auteur·rice ?

On a parfois l'impression d'être impuissant face à un système trop puissant. En réalité nous pouvons peser et modifier les façons de faire. Comme souvent, il faut créer un rapport de force !

Se renseigner et discuter

La première étape, c'est évidemment de se renseigner. Comprendre l'impact environnemental des différents choix de production de nos livres (c'est l'objet de ce guide), lire les rapports et articles sur le sujet (dont certains sont cités dans nos sources), relayer ces informations autour de nous, en parler avec d'autres auteurs et autrices.

Ensuite, ouvrir la discussion avec nos éditeur·rice·s, à la fois au niveau individuel et collectif. Leur demander où sont imprimés nos livres, comment ils sont transportés, d'où provient le papier, quelle encre est utilisée, comment est géré le tri des retours, quand il y en a un, etc. Ça peut paraître évident, mais ce sont des questions qu'on est encore trop peu nombreux·ses à oser poser. À chacun-e de juger ensuite des réponses qu'il reçoit (ou pas).

Bien sûr, l'auteur·rice n'est qu'un maillon de la chaîne, et c'est compliqué de faire bouger les lignes seul·e. Mais plus on sera nombreux·ses à exprimer notre intérêt

pour ces questions, à demander si nos livres peuvent, par exemple, être imprimés en France ou dans des pays proches (Belgique, Espagne, Italie), à remettre en cause certains automatismes (papier non recyclé, pelliculage, etc.), plus il y a de chances que les choses changent. D'autant plus qu'au sein des maisons d'édition, on peut trouver des allié·e·s. De nombreux·ses éditeur·rice·s ou fabricant·e·s sont engagé·e·s dans cette direction. Ajouter notre voix aux leurs peut les aider à convaincre en interne.

Lutter ensemble

On peut aussi se regrouper entre auteur·rice·s et acteur·rice·s de l'écosystème du livre, pour imaginer ensemble le livre de demain, militer et inventer d'autres méthodes. Il existe d'ailleurs une association pour cela : l'Association pour l'écologie du livre, et une multitude de groupes locaux.

Ensuite, choisir, c'est aussi renoncer. En tant qu'auteur·rice, il y a certains projets, ou certaines invitations qu'on



12 . suite

refuse, parce que le sujet ne nous inspire pas, que les conditions financières sont insuffisantes, qu'on n'a pas le temps... Ajouter la question de l'empreinte écologique, non pas comme seul prisme de décision, mais comme un critère parmi les autres, peut nous aider à choisir les projets sur lesquels on a envie d'investir notre temps et notre énergie. Côté salons, s'ils ont lieu en France métropolitaine ou en Europe, si une alternative en train existe pour les trajets, c'est évidemment la solution à privilégier pour réduire son empreinte carbone. Ça fait partie des points dont on peut discuter en amont avec les organisateur-ice-s de salons. Certain-e-s auteur-ice-s exigent déjà de se déplacer uniquement en train.

Côté éditorial, il arrive qu'en ouvrant le dialogue on fasse changer certains choix de fabrication. La première proposition n'est pas forcément gravée dans le marbre.

Enfin, dans certains cas, il est clair que l'invitation ou le projet proposé entre en complète dissonance avec nos valeurs et notre souci de l'environnement. À chacun-e de voir : ce que ce salon au bout du monde ou ce livre va me permettre d'accomplir vaut-il les tonnes d'équivalent CO₂ générées ?

Parfois, la réponse est oui. Parfois, non.

L'essentiel, c'est au moins de se poser la question.

13. Matériel de survie pour pousser son éditeur·rice à améliorer ses pratiques

- « Vous pensez à quel format pour notre projet ? Peut-être qu'un 21 x 27,5 fonctionnerait bien dans ce cas-là. Cela éviterait énormément de gâche papier... »
- « Où pensez-vous imprimer ce livre ? J'aimerais qu'il soit imprimé en France ! Serait-ce possible de faire des devis à la SEPEC ou à Pollina ? ». Pour les albums, ce sont les deux imprimeurs habituels en France. Pour la littérature en noir et gris, il y en a beaucoup d'autres.
- « Savez-vous si l'imprimeur a aussi un atelier de reliure ? Si non, où fait-il relier ? Peut-être qu'on peut éviter d'envoyer les livres très loin pour cette étape... »
- « Est-il possible de vérifier l'origine du papier pour choisir celui le moins polluant ? Pouvez-vous m'envoyer les Paper Profiles des papiers que vous envisagez ? »
- « Pouvez-vous demander un papier recyclé non blanchi plutôt qu'un papier neuf ? Il existe les gammes Cyclus, Recytal, Reborn, Nautilus, Woodstock... Ou bien un papier neuf non blanchi ? »
- « Pour la couverture, j'aimerais qu'il n'y ait pas de pelliculage sur ce livre-là. D'autant que, pour cet âge, ce n'est pas nécessaire. » Et si votre éditeur vous rétorque : « Le pelliculage permet de protéger les livres. Sinon ils vont s'abîmer pendant le transport, ou à force d'être manipulé. Et cela augmente les pilons... » N'hésitez pas à lui répondre : « Avez-vous des chiffres qui montrent la différence de pilonnage entre livres pelliculés et non pelliculés ? Pour les livres à destination des tout-petits cela peut s'entendre, et encore. Mais au delà de 5 ans, il n'y a guère de risque. De nombreux livres qui vivent très bien sans cela... »
- « Je voudrais des encres moins chimiques, est-ce possible ? »
- « Comment cela se passe-t-il pour la mise en place en librairie ? Allez-vous faire une belle mise en place ? Chouette. En revanche, avez-vous auparavant tâté le terrain auprès des libraires ? Quels sont les retours de votre diffuseur ? Mettre en place 6 000 exemplaires et réimprimer pour être sûr qu'il y ait du réassort alors qu'on a peu de chance d'en vendre 4 000, c'est pilonner autant de livres que ceux vendus, c'est un peu dommage non ? »
- « Comment gérez-vous le tri des retours ? Les faites-vous réparer pour éviter le plus possible le pilon ? Quelles seraient les solutions d'amélioration ? »
- « Merci pour cette proposition de projet. Avez-vous fait une petite étude de marché de ce qui existe déjà ? »
- « J'ai été invité·e à tel et tel salon, savez-vous si on peut caler des rencontres à proximité en amont ou en aval de l'événement pour rentabiliser le déplacement ? »
- « Mes livres invendus et retournés seront-ils envoyés au pilon ? »
- « Quelles sont les pratiques environnementales de votre salon ? »

Conclusion

Si la lecture de ce guide vous a rendu·e écoanxieux·se, pas de panique ! N'oubliez pas que les livres ne représentent qu'une infime partie de l'utilisation mondiale de pâte à papier. Loin derrière les emballages cartonnés du commerce en ligne et le papier hygiénique ! De même, selon l'ADEME, la consommation par l'édition française représentait en 2016 moins de 7% de la consommation totale de papier graphique en France (228 000 tonnes) ^[1].

N'oubliez pas non plus que, malgré leur impact écologique, nos livres sont porteurs de sens et que leur valeur culturelle ne peut être comparée à celle d'un rouleau de papier toilette. Contrairement au livre, ce dernier n'a d'ailleurs pas non plus la chance d'avoir plusieurs vies. Prêt, don, vente d'occasion... La durabilité de l'objet doit permettre ces usages successifs.

Ajoutons que l'on voit naître un peu partout des chartes environnementales (SNE, CNL, site de ressources pour les bibliothèques...), certes toujours perfectibles, mais qui témoignent d'une réflexion globale de notre écosystème professionnel sur le sujet.

Et si livres Hebdo rappelle que « les crises simultanées du papier, de l'approvisionnement et de l'énergie contraignent la filière à une transformation qui s'annonce durable, entre système D et réorganisation complète des modes de production » ^[2], il n'est pas impossible que ce soit pour les améliorer.

Évitons enfin de réduire l'écologie à la seule question environnementale. L'écologie est aussi sociale. Les acteur·rice·s du livre interagissent dans des rapports de force et reproduisent des dominations qui devraient être rééquilibrées.

L'écologie s'avère aussi symbolique : le livre constitue le véhicule d'idées et d'imaginaires. Questionner notre écosystème professionnel dans ces perspectives peut nous permettre de créer et de penser autrement. Ce serait déjà un grand pas !

En matière écologique, s'il est toujours préférable de se poser des questions dérangementantes que de faire l'autruche, cela n'interdit pas l'optimisme. Nous sommes nombreux·ses à nous interroger, et un·e auteur·rice averti·e en vaudra toujours deux !

Glossaire

Petit lexique du livre durable (À l'usage des auteur·rice·s et illustrateur·rice·s)

Bilan carbone (du livre)

Comme tout objet, le livre a une empreinte carbone. Celle-ci est générée tout au long de son cycle de vie, de l'arbre coupé à la fabrication des matières premières (papier et encre), de son façonnage à sa commercialisation (stockage, distribution, emballage, transport jusqu'au point de vente).

D'après le Shift Project, un livre vendu, c'est environ 1,8 kg de CO₂ rejeté dans l'air, soit l'équivalent de 10 km en voiture. Faire le bilan carbone d'un livre, c'est donc évaluer les émissions de chacune des étapes du cycle de vie du livre. La fabrication de papier, l'impression et l'acheminement vers les points de vente constituent les principaux postes d'émission. Sortir de la surproduction actuelle et relocaliser la production apparaissent ainsi comme les solutions majeures pour réduire l'empreinte carbone des livres.

- > Voir question 2 : La fabrication de mon livre pollue-t-elle ?
- > Voir question 6 : Le made in China, c'est obligatoire ?
- > Voir question 11 : Combien de livres dois-je publier par an pour ne pas participer à la surproduction ?

Chef·fe de fabrication

Le ou la chef·fe de fabrication (ou fabricant·e) est la personne qui organise et suit la fabrication du livre, du choix

de son format à l'impression et à son façonnage (pliage, assemblage des feuilles, massicotage, ajout de la couverture, opérations de finition comme le pelliculage ou le gaufrage). Elle ou il fait le pont entre l'éditeur·rice et l'imprimeur. Dans la chaîne de production du livre jeunesse, où l'aspect est primordial, il ou elle joue donc un rôle essentiel. En orientant les choix des fournisseurs (papetier, imprimeur, façonnier), il ou elle peut ainsi participer à la production de livres plus écologiques.

- > Voir question 5 : Mon dernier pop-up à puces sonores avec finitions spéciales met-il la planète en danger ?

Encres à base d'huiles végétales

Encres à base d'huiles végétales comme le soja, le lin, le colza ou encore le tournesol, sont moins toxiques pour la santé que les encres minérales, qui sont à base de pétrole. Elles utilisent également des ressources renouvelables.

En outre, l'encre végétale a une meilleure biodégradabilité que l'encre minérale. Elle perturbe moins le recyclage du papier. Cependant, le bénéfice environnemental de ces encres est aujourd'hui discuté.

Il reste très difficile d'obtenir des informations sur la provenance des huiles qui les composent. Ces dernières sont souvent issues de l'agriculture intensive, qui participe à la pollution des eaux et à la déforestation.

- > Voir question 5 (Mon dernier pop-up à puces sonores avec finitions spéciales met-il la planète en danger ?

Format optimisé

En imprimerie, on désigne par le terme « standards » les formats conçus pour une utilisation optimale des machines d'impression et du papier. Les formats personnalisés, a contrario, plus originaux, engendrent davantage de gâche (papier rendu inutilisable ayant servi au calage et au réglage de la machine offset) et de déchets de papier liés à la coupe (massicotage). Un format optimisé est donc un format choisi avec un imprimeur afin d'optimiser la consommation de papier. Il est à noter que certains imprimeurs et fabricant·e·s se servent de la gâche pour imprimer des marque-pages, cartes, matériel de présentation du livre.

- > Voir question 5 : Mon dernier pop-up à puces sonores avec finitions spéciales met-il la planète en danger ?

Labels écoresponsables

Ces dernières années, les labels écoresponsables se sont multipliés. Si ces labels participent à rendre le livre plus écologique, il est néanmoins difficile de se retrouver dans ce foisonnement. Les labels sont associés aux différentes étapes de production du livre. On différenciera ainsi les certifications forestières comme FSC (Forest Stewardship Council) ou PEFC (Programme de reconnaissance des certifications forestières), les labels en lien avec la fabrication du papier comme APUR (Association des producteurs et utilisateurs de papier recyclé) ou

Paper by Nature, les marques applicables uniquement à l'imprimerie comme Imprim'Vert ou enfin les ecolabels à large spectre comme l'Écolabel européen ou Cradle to Cradle.

On fera bien attention également de distinguer les labels officiels (ou publics) des labels privés. Plusieurs maisons d'édition ont en effet décidé de créer leurs propres labels écoresponsables, qui mettent en avant leur pratique vertueuse, notamment par le recours à des certifications existantes. Cependant, attention ! Inventer ses propres labels et/ou logos à caractère environnemental peut être considéré comme du greenwashing. L'ADEME a conçu un guide de la communication responsable.

- > Voir question 1 : L'Amazonie dépérit-elle à cause de mon dernier roman ?

Offices (et retours)

L'office est le contrat par lequel le ou la libraire s'engage à commander un certain volume de livres qu'il ou elle recevra le jour de la sortie. Les ouvrages invendus pourront être retournés.

- > Voir question 2 : La fabrication de mon livre pollue-t-elle ?

Pelliculage

Le pelliculage est une opération de finition qui consiste à appliquer sur la couverture d'un livre un film transparent plastifié. Ce film va permettre d'augmenter la durée de vie du livre en le protégeant des

Glossaire suite

rayures et en le rendant plus résistant aux taches et à l'humidité. Mat ou brillant, le procédé améliore également le rendu des couleurs. Mais le pelliculage conduit au rejet de substances cancérigènes. Des pelliculages dits écologiques en réduisent l'impact environnemental grâce à des films biodégradables.

> Voir question 5 : Mon dernier pop-up à puces sonores avec finitions spéciales met-il la planète en danger ?

Sources

01. L'Amazonie dépérit-elle à cause de mon dernier roman ?

^[1] Rapport statistique 2021 de l'industrie papetière française, Copacel, juillet 2022

^[2] Article « Brésil : les innombrables problèmes autour de l'entreprise Suzano », World Rainforest Movement, *Bulletin* 201, 23 février 2015.

^[3] Rapport WWF, *Les livres de la jungle. L'édition jeunesse française abîme-t-elle les forêts ?*, 2018, Vallauri D., Moitié C., Garin M., Meunier A., King L., Tavernier J.

^[4] Dossier sur l'industrie papetière, *Le Monde*, 1^{er} mars 2023.

02. La fabrication de mon livre pollue-t-elle ?

^[1] Étude Le Basic, *Un livre français - Évolutions et impacts de l'édition en France*, 2017

^[2] Article « Si la papeterie est un patrimoine, c'est un patrimoine de merde ! » : Tarascon hantée par son « usine qui pue », *Le Monde*, 3 octobre 2002. www.lemonde.fr

^[3] Étude *Bilan carbone 2015*, Hachette livre

03. Mon livre serait-il moins beau avec du papier recyclé ?

^[1] Rapport du WWF *Vers une économie plus circulaire dans le livre ?*, 2019.

^[2] Article « Le déclin de la filière du papier recyclé, un drame social et écologique », Héroïse Leussier, Reporterre.

^[3] FEDEREC / Mars 2017 / *Évaluation environnementale du recyclage en France selon la méthodologie de l'analyse de cycle de vie* – Rapport final : federec.com

^[4] Étude Le Basic, *Un livre français - Évolutions et impacts de l'édition en France*, 2017

^[5] Rapport de l'Association pour l'écologie du livre, Déchet-livre et recyclage : ecologiedulivre.org

^[6] Infographie Citeo sur le tri et le recyclage des papiers : www.citeo.com

^[7] Rapport du WWF, *Vers une économie plus circulaire dans le livre ?*, 2019.

04. Après sa mort, mon livre va-t-il au paradis ?

^[1] Rapport du Shift Project, *Décarbonons la culture*, 2021.

^[2] Rapport du WWF, *Vers une économie plus circulaire dans le livre ?*, 2019.

^[3] Rapport de l'Association pour l'écologie du livre, *Déchet-livre et recyclage* : ecologiedulivre.org

05. Mon dernier pop-up à puces sonores avec finitions spéciales met-il la planète en danger ?

^[1] Interviews d'imprimeurs.

^[2] Interviews d'imprimeurs.

06. Le *made in China*, c'est obligatoire ?

^[1] Rapport de l'UNIC, *Imprimer en France*.

^[2] Étude Le Basic, *Un livre français. Évolutions et impacts de l'édition en France*, 2017.

07. Les livres numériques sont-ils plus écolo ?

^[1] T. Ding et al., *Life Cycle Analysis : E-reader and Printed Books*, Université de Californie, Los Angeles, 2015.

^[2] Å. Moberg, C. Borggren et G. Finnveden, *Books from an Environmental Perspective. Part II : E-books as an Alternative to Paper Books*, Int J Life Cycle Assess 16, 2011.

^[3] Rapport de l'ADEME, *Évaluation de l'impact environnemental de la digitalisation des services culturels*, novembre 2022.

08. L'autoédition est-elle la solution ?

^[1] BNF, *Rapport d'activité 2020. Le dépôt légal*, www.bnf.fr

09. Toutes les maisons d'édition sont-elles écolocompatibles ?

^[1] « Comment ça marche », site www.livreco-comptoir.fr

^[2] ecologiedulivre.org et Rapport du WWF, *Les livres de la jungle. L'édition jeunesse française abîme-t-elle les forêts ?*, 2018, Vallauri D., Moitié C., Garin M., Meunier A., King L., Tavernier J.

Sources suite

10. Dois-je accepter l'invitation d'un salon à l'autre bout de la planète ?

^[1] Sources des calculs : estimation Climate Mundi ;

www.climatmundi.fr

11. Combien de livres dois-je publier par an pour ne pas participer à la surproduction ?

^[1] *Chiffres-clés du secteur Livre*, 1995 à 2020, Ministère de la Culture (compilation personnelle)

^[2] Rapport du Shift Project *Décarbonons la culture*, 2021

^[3] Rapport SNE, *Fondamentaux et mutations du secteur de l'édition : les ressorts de l'économie de la création*, 2015

www.sne.fr

Conclusion

^[1] Rapport WWF, *Vers une économie plus circulaire dans le livre ?* 2019.

^[2] www.livreshebdo.fr

Ce guide initié par La Charte est issu d'un travail collectif réunissant des auteur-ric-e-s Chartistes

Gaël Aymon, Myriam Dahman, Myriam Gallot, Damien Laverdunt, Claire Lecoeuvre, et Hélène Rajcak de l'Union Nationale des Peintres Illustrateurs (Unpi).

La Charte remercie

L'Association pour l'écologie du livre, Mélanie Cronier, chargée d'accompagnement à la transition écologique chez Mobilis, Fanny Valembos, pilote « Livre et édition » du rapport « Décarbonons la Culture ! », Benoît Broyart, auteur, Isabelle Gaudon, cheffe de fabrication indépendante, Marion Carvalho et Charles Hédouin, créateur-ric-e-s de Livréco, Camille Poulain, directrice de Lichen.

Illustratrice Claire Schvartz

Direction artistique et design graphique

Anne Bullat Piscaglia du studio Voiture 14

Coordination Isabelle Dubois

Communication Angélique Brévost

« Après une telle enquête, nous avons opté pour une impression en Chine avec un papier plus blanc que blanc, encré au plus profond de la fibre pour être sûr que le papier ne sera jamais recyclé, un pelliculage plastique pour la couverture, un film plastique pour chaque brochure et un emballage individuel avec bulles de polyester. Chaque brochure sera évidemment convoyée en camion individuel puis brûlée après usage. Mais non ! On a trouvé un imprimeur local, à Montreuil, du papier recyclé non blanchi (Cyclus FSC) et un conditionnement par cartons. »

Impression

Stipa — imprimé sur du Cyclus Offset FSC Recycled en 1000 exemplaires.